

**La "langue maternelle" des grands-mères et des
nourrices : mise à l'épreuve d'un mythe romantique chez
George Sand et Božena Němcová**
Cécile Gauthier

► **To cite this version:**

Cécile Gauthier. La "langue maternelle" des grands-mères et des nourrices : mise à l'épreuve d'un mythe romantique chez George Sand et Božena Němcová. Ve congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes : "Le XIXe siècle et ses langues", SERD - Société des études romantiques et dix-neuviémistes, Jan 2012, Paris, France. hal-02895463

HAL Id: hal-02895463

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02895463>

Submitted on 15 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La « langue maternelle » des grands-mères et des nourrices : mise à l'épreuve d'un mythe romantique chez George Sand et Božena Němcová

Cécile Gauthier

La langue maternelle fait partie de ces notions dont il faut questionner l'apparente évidence. Elle est en effet prise dans toutes sortes de discours, de fantasmes identitaires, de rêveries nostalgiques, qui font d'elle, selon la linguiste Andrée Tabouret-Keller, un « carrefour de métaphores¹ ». Une de ces métaphores, récurrente à l'époque romantique, est celle de l'allaitement : c'est par le sein maternel que serait transmise une langue-culture, aussi pure que le lait de la mère est blanc. Mais il est d'autres figures privilégiées de l'enfance qui sont également représentées comme des gardiennes de la langue et de la mémoire du peuple : la grand-mère et la nourrice. Or ces figures féminines ne sont pas la mère : elles entraînent un déplacement de la stricte équivalence entre celle-ci et la langue dite « maternelle ». Etudier cet objet fantasmatique par le prisme de ces figures « autres » conduit donc à mettre à l'épreuve le mythe de la langue maternelle ; l'épreuve étant ici celle du « jeu » introduit par la distance (celle de la temporalité ou celle de l'altérité), qui génère un trouble dans les identifications trop systématiques entre la langue et la mère, et entre la langue et l'identité. La nature supposément monolingue et homogène de la langue maternelle se trouve de ce fait remise en question.

Notre réflexion sera fondée sur la lecture de deux auteurs féminins, George Sand (1804-1876), et la Tchèque Božena Němcová (1820-1863). Božena Němcová, figure majeure de la littérature en langue tchèque au XIX^e siècle, était une femme d'origine modeste², d'une grande intelligence et d'une grande beauté, et éprise de liberté comme George Sand qu'elle admirait. Elle partageait avec son mari, fonctionnaire des douanes au service de l'Empire autrichien, une sensibilité à la cause nationale, qui leur a valu des tracasseries de la part des autorités et les a contraints à déménager très souvent en Bohême, en Slovaquie et en Moravie³. Božena Němcová a acquis une connaissance précise de la culture rurale dans sa diversité, recueillant notamment de nombreux contes populaires. Par ailleurs, lors de ses séjours répétés à Prague, la jeune femme, qui n'avait suivi en termes de formation que l'enseignement de l'école primaire⁴, a développé des contacts décisifs avec les penseurs et écrivains de son époque, et a été encouragée à lire George Sand : toutes deux témoignent dans leur œuvre d'une même sensibilité sociale et d'une proximité avec les cultures paysannes. Nous nous attacherons ici à une lecture croisée de deux romans : *Jeanne* (1844), premier roman de Sand qualifié de roman « champêtre » ou « berrichon », qui accorde une place

¹ « La langue maternelle, un carrefour de métaphores » est le titre d'un article de la linguiste Andrée Tabouret-Keller publié dans la revue *Diasporas. Histoire et sociétés*, n°2, 2003, p. 21-35.

² Son père était un cocher autrichien, sa mère une serveuse tchèque, employée dans une auberge à Vienne. Des rumeurs en font la fille naturelle de la princesse de Sagan, qui résidait l'été au château de Sagan, à Ratibořice, dans l'Est de la Bohême, où se trouve la petite vallée décrite dans *Babička*. Nous renvoyons à l'article de Marianne Walle, « "Le sel est plus précieux que l'or". Božena Němcová, l'âme du peuple tchèque, une "étrangère" dans son pays », in Eva Philippoff (dir.), *La littérature populaire dans les pays germaniques, Travaux et recherches*, Lille, 1999, p. 115-123.

³ Božena Němcová, mère de quatre enfants, est morte d'un cancer à l'âge de quarante-deux ans, dans un grand dénuement, et marquée par les privations d'une vie matérielle très difficile.

⁴ Němcová n'a étudié la langue écrite tchèque que tardivement. La scolarité était obligatoire depuis 1774 mais se faisait en langue allemande.

centrale à une figure de nourrice paysanne, mère de l'héroïne éponyme⁵ ; et le roman de Nĕmcová *Babička* (*Grand-mère*), publié en 1855, et objet depuis lors d'un véritable culte dans son pays⁶. Ce texte, considéré comme un des romans fondateurs de la prose moderne en langue tchèque, est largement inspiré par la propre enfance de l'auteur dans une petite vallée de l'Est de la Bohême : il dresse le portrait d'une grand-mère idéale, sage et bienveillante, élevée au rang de symbole national tchèque, et, à travers elle, dessine un tableau de la vie dans les campagnes tchèques au milieu du XIX^e siècle⁷.

Dans un roman comme dans l'autre transparait le mythe romantique de la langue maternelle, qui repose sur la sacralisation du Peuple, et notamment du peuple paysan, considéré comme naturellement poète et détenteur d'un savoir ancestral : nous verrons que la nourrice et la grand-mère en sont une incarnation éloquente. Mais ces deux figures sont susceptibles, comme nous l'avons mentionné, d'induire des déplacements : il nous faudra cependant les distinguer l'une de l'autre. A l'opposé de la grand-mère, qui est du même « sang », la nourrice est une figure de l'altérité, notamment sur le plan linguistique. Les deux paradigmes qu'elles dessinent n'en reconduisent pas moins des traits communs de la langue maternelle, qui apparaît comme un « objet » fantasmatique, définie par son oralité qui la rend insaisissable et lance une quête nostalgique jamais assouvie. Le mythe de la langue maternelle met en branle une réflexion sur le rapport entre écrit et oral, la possibilité, ou non, d'*écrire* cette langue maternelle.

Le mythe romantique de la langue maternelle, langue du peuple paysan

Le XIX^e siècle européen est reconnu comme un siècle de construction et de consolidation des « nations ». La réflexion sur la nation repose sur une interrogation au sujet de la communauté et de ce qui la fonde, en particulier ses origines, réelles ou rêvées. En France, la discussion porte sur les origines gauloises (ou celtes, les deux termes étant le plus souvent confondus) du pays : les premières décennies du XIX^e siècle sont marquées par une vague de celtomanie, qui découle, dans le sillage de la Révolution française, d'une revalorisation de la « thèse des deux races », opposant des classes sociales antagonistes, sur lesquelles se grefferait une différence ethnique et « raciale ». Le véritable peuple français serait d'origine gauloise, et aurait été opprimé par les Francs germains, ancêtres des aristocrates, assimilés de ce fait à des envahisseurs et des usurpateurs⁸. Cette celtomanie est un des arguments du roman de Sand, qui célèbre, dans la lignée de l'historien romantique Henri Martin, la grandeur oubliée du druidisme. Jeanne, l'héroïne éponyme, est une jeune paysanne illettrée⁹, dont la simplicité est trompeuse : elle est de fait comparée à une « Isis

⁵ Jeanne, la fille de la nourrice, est convoitée par divers personnages masculins tout au long du récit. Elle se refuse à tous, et finit par se donner la mort en sautant par une fenêtre, pour rester fidèle à un vœu de chasteté découlant de croyances transmises par sa mère.

⁶ Ce roman a fait l'objet d'une traduction par Eurydice Antolin, publiée aux Editions Zoé, (Genève, 2008), dans la collection « Les Classiques du Monde ». Je remercie Eurydice Antolin d'avoir accepté avec une grande disponibilité de prendre du temps pour répondre à mes questions.

⁷ Comme l'indique le sous-titre du livre : *Tableaux de la vie campagnarde (Obrazy venkovského života)*.

⁸ Nous renvoyons sur ce point à la synthèse proposée par Isabelle Hoog Naginski dans *George Sand mythographe, Cahiers romantiques*, Volume 13, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 120 et suiv.

⁹ Citons par exemple ce portrait de Jeanne : « Jeanne est aussi bonne et aussi pure qu'elle est belle. C'est un ange. Mais je dois vous dire bien vite qu'elle n'a reçu aucune espèce d'éducation, qu'elle a vécu aux champs avec les troupeaux, qu'elle est fille de la nourrice de Guillaume, une simple paysanne, enfin qu'elle ne sait pas lire, et qu'il est à craindre qu'elle ne puisse jamais l'apprendre, car elle manque d'aptitude pour toutes nos vaines connaissances, et elle comprend mieux les choses du ciel que celles de la terre. », *Jeanne*, texte présenté et annoté par Simone Vierne, deuxième édition revue et corrigée, Grenoble, Editions Glénat, Collection de l'Aurore, 1993, p. 172.

gauloise »¹⁰, héritière directe d'une culture ancestrale, dont subsistent des vestiges dans le village de Toull-Sainte-Croix, au sud du Berry, dans les montagnes de la Creuse où se situe l'action¹¹. Le roman débute précisément sur l'évocation du site archéologique des Pierres Jomâtres, lieu vraisemblable d'un culte gaulois.

La question des origines, déterminante pour le fondement du roman national, est étroitement associée à celle de la langue, et ce de façon décisive en Europe centrale, où les nations ne sont pas encore constituées en Etats. Dans la lignée du romantisme allemand, et de penseurs comme Herder, qui a eu un écho retentissant chez les philologues et historiens « slaves » d'Europe centrale, la langue est considérée comme étant à la source de la communauté, et donc fondatrice de l'identité « nationale ». L'« invention » des Slaves au XIX^e siècle repose sur la croyance en une identité culturelle et « raciale » commune entre des populations dont la parenté est de nature linguistique. Pour les « Slaves » d'Europe centrale, inclus dans des empires multiculturels dominés par des non-Slaves, comme pour les Tchèques de Bohême, au sein de l'Empire des Habsbourg, le tournant du XIX^e siècle est marqué par un « patriotisme linguistique ». La langue tchèque était perçue jusque-là comme une langue essentiellement orale, parlée surtout dans les campagnes et les petites villes, alors que, dans les centres urbains et parmi l'aristocratie germanisée, l'allemand dominait. Les nouveaux patriotes revalorisent la langue tchèque comme langue de la nation : la conscience nationale se construit donc dans la langue comme étant le lieu privilégié du *Volksgeist* (l'« âme du peuple »). Le peuple, naturellement poète selon la conception romantique, s'exprime par et dans la langue, à travers les coutumes, les chants, les contes, qui fondent la communauté nationale dans le présent, et la rattachent à ses traditions. Les « tableaux de la vie campagnarde » dessinés par Němcová, se présentent ainsi comme une chronique très détaillée de la culture rurale à travers l'évocation, tout au long d'une année, des diverses fêtes et rites de cette communauté paysanne, qui sont célébrés dans les actes et dans la parole.

Dans la littérature française, cet intérêt pour le monde des campagnes est également attesté, mais donne lieu à des évocations tout à fait antagonistes, comme le montrent, la même année, les publications de *Jeanne*, et des *Paysans* de Balzac¹². Ce dernier dresse un tableau fort peu valorisant des classes rurales. George Sand juge sévèrement les descriptions qu'elle juge trop froidement réalistes des couches sociales les plus modestes, comme dans les écrits de Eugène Sue ou Paul Féval. L'écriture de Sand peut certes être qualifiée de réaliste, et ce d'autant plus qu'elle repose sur une connaissance précise de la ruralité, en particulier celle du Berry de son enfance, dont elle reproduit dans ses œuvres¹³ la culture, les coutumes, la langue, dans une démarche qui tient de l'ethnographie. Elle est en outre très consciente de la misère qui touche une frange de la paysannerie¹⁴, et n'esquive pas cette réalité des campagnes dans ses romans. Mais elle travaille en même temps à sa réhabilitation littéraire en insistant sur la poésie de cet univers préservé des atteintes de la vie urbaine. Il en découle une certaine idéalisation des paysans, dont elle souligne la force et la beauté, et de la vie aux champs, qui, selon elle, « a

¹⁰ « Telle était Jeanne, Isis gauloise, qui semblait aussi étrangère aux préoccupations de ceux qui l'entouraient, que l'eût été une fille des druides transportée dans notre siècle. », *ibidem*, p. 169.

¹¹ Isabelle Hoog Naginski rappelle que « le Berry, la Marche et le Limousin sont vus à l'époque par les folkloristes comme le musée des traditions gallo-celtiques, par leur situation géographique – centrale, éloignée de tout trafic maritime – et par leur histoire », *op. cit.*, p. 115-116.

¹² Les treize premiers chapitres des *Paysans* parurent dans la *Presse* en décembre 1844.

¹³ Dans les romans champêtres notamment, au nombre desquels on compte généralement *Jeanne*, 1844 ; *Le Meunier d'Angibault*, 1845 ; *Le Péché de M. Antoine*, 1845 ; *La Mare au Diable*, 1846 ; *François le Champi*, 1848 ; *La Petite Fadette*, 1848 ; *Les Maîtres sonneurs*, 1853. George Sand suggérait de rapprocher ces quatre derniers romans sous le titre de *Veillées du Chanvreux*.

¹⁴ George Sand est sensible aux problèmes sociaux présents dans les campagnes, comme en témoigne l'histoire de François qui est un « champi », c'est-à-dire un enfant abandonné.

été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours¹⁵ ». Ainsi, on retrouve tout autant chez Sand que chez Němcová une célébration de la vie rurale et du peuple paysan, resté plus proche des traditions ancestrales.

C'est en rapport avec cette célébration d'une supposée nature primitive du peuple paysan, aux origines de la nation, qu'il faut interpréter ces figures féminines que sont les grands-mères et les nourrices, toutes deux, par leur présence au cœur de l'enfance, étant érigées en gardiennes de la mémoire collective, déposée dans la langue. La sagesse populaire qu'elles transmettent aux générations suivantes mêle de façon harmonieuse poésie et savoir. Dans *Babička*, la grand-mère est une incarnation de la justice et de la compassion. La parole de cette conteuse hors pair est unanimement célébrée dans la petite vallée, et objet de sacralisation. Elle sait écouter et consoler ses semblables, toutes générations et classes sociales confondues. La jeune serveuse de l'auberge répond à une de ses amies qui lui fait remarquer que « la parole de grand-mère n'est tout de même pas parole d'Évangile » : « Moi, je la crois comme la sainte Écriture, elle est toujours de bon conseil et tout le monde dit que c'est une femme accomplie. Elle ne dit que la sainte vérité¹⁶ ». La parole de Babička vaut à la fois en tant que reflet de l'expérience d'une vieille femme ayant vécu et souffert, mais aussi parce qu'elle est dépositaire d'une sagesse populaire héritée des âges précédents, et véhiculée dans les proverbes et les coutumes que la grand-mère enseigne à ses petits-enfants. Elle entretient en outre des liens avec le sacré et l'occulte : elle est extrêmement pieuse et respectueuse des rites catholiques, tout en cultivant des superstitions, des croyances et des pratiques populaires – elle est guérisseuse, et connaît les plantes qui permettent de soulager les peines et douleurs autour d'elle. Un certain nombre de ces traits sont présents, et même accentués, chez Tula, la nourrice du roman de George Sand : Tula est en effet reconnue par tous comme une sorte de magicienne¹⁷, dépositaire du savoir secret des anciens druides, qu'elle a révélé à sa fille Jeanne. Elle aussi transmet des contes et des légendes, qui sont soit tenus éloignés des oreilles profanes, soit restitués de façon sibylline pour les non initiés. Ces légendes contiennent une vérité sur le lieu, dont elles portent la mémoire mieux que ne peut le faire le récit historique officiel : « la tradition orale est l'histoire omise dans les livres et conservée dans les symboles du peuple¹⁸ ». La légende locale du veau d'or, qui évoque la présence d'un trésor caché, indique par exemple de façon imagée la présence de sources d'eau chaude sur le site, susceptibles, si elles sont exploitées, de faire la richesse du pays, et donc assimilables à un trésor.

Par la grand-mère comme par la nourrice se trouve donc préservé un lien avec le passé et les origines, qui a valeur de liant dans le présent : une grande part de leur pouvoir réside dans leur rapport à la langue, leur capacité à parler, ou à se taire, à faire circuler et transmettre une parole qui soude la communauté. Cependant, la nourrice, qui est souvent une figure d'étrangère, ne peut être totalement assimilée à cette fondatrice de la lignée qu'est la grand-mère. Dans cet écart entre les deux joue également la diversité des situations linguistiques propres à chacune des romancières.

¹⁵ Dans la notice liminaire de *La Mare au diable*, George Sand revendique l'inscription de ses romans « champêtres » dans la tradition de la pastorale : « Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. », *La Mare au Diable. François le Champi*, textes présentés, établis et annotés par P. Salomon et J. Mallion, Garnier frères, 1981, p. 4.

¹⁶ *Babitchka. Grand-mère. Tableaux de la vie campagnarde*, traduit du tchèque par Eurydice Antolin, Editions Zoé, Les Classiques du Monde, 2008, p. 167 ; « "Vždyť není babička evangelium." - "Já věřím babičce jako Zákonu, ona člověku upřímně poradí a každý to říká, že je žena dokonalá ; co ona řekne, je pravda svatosvatá." », Praha, Academia, p. 110.

¹⁷ Mais il existe deux sortes de magie, l'une nocive, la magie noire, l'autre bienfaitrice, la magie blanche. C'est à ce dernier culte qu'est vouée Tula.

¹⁸ *Jeanne, op. cit.*, p. 95.

L'aïeule ou l'étrangère, le même ou l'autre : deux paradigmes distincts ?

La nourrice et la grand-mère présentent indéniablement un certain nombre de traits communs, qui en font des symboles de l'attachement à la langue maternelle, qu'elles contribuent à transmettre à l'*infans*, celui qui ne parle pas encore. Mais elles s'inscrivent par ailleurs dans des paradigmes très distincts l'un de l'autre. En effet, si la grand-mère peut être vue comme la garante des traditions au sein de la communauté, elle l'est d'abord au sein de la famille, étant à l'origine d'une lignée qui est celle du « sang » : « Le sang n'est pas de l'eau » (« krev není voda »), répète à l'envi Babička. *A contrario*, la nourrice est souvent dans les faits une figure d'étrangère, sur les plans social, ethnique, religieux, « racial », ou encore linguistique. C'est le cas dans le roman de George Sand : le jeune noble Guillaume a été nourri par Tula, paysanne berrichonne, à bien des égards fort éloignée de lui et des usages de sa caste, en particulier par sa langue patoisante.

Cette distinction entre ces deux figures « référentes » de la langue maternelle recoupe en outre les divergences concernant la situation linguistique propre à chacune des deux écrivains. Božena Němcová a à cœur, avec son personnage d'aïeule bienveillante, de contribuer à illustrer littérairement la langue tchèque qui conquiert depuis plusieurs décennies, qualifiées de « Renaissance tchèque », sa place et sa légitimité. Il faut souligner de plus que le roman de Němcová est postérieur à 1848, donc à l'échec des mouvements révolutionnaires en Bohême, qui nourrit un certain nombre de rancœurs et incite à cultiver d'autant plus le patriotisme linguistique. Le roman s'en fait l'écho, par la voix de Babička elle-même, qui recommande la fidélité à la langue maternelle. Elle explique ainsi pourquoi, à la mort de son mari, soldat, qu'elle avait suivi en Silésie, elle a préféré rentrer chez elle avec ses enfants :

La langue allemande aussi me gênait. Tant que nous étions à Kladsko, je me sentais mieux, j'étais un peu chez moi, on y parlait plus tchèque qu'allemand, mais à Nisa l'allemand dominait et moi je n'ai jamais pu apprendre l'allemand. [...] Je dis que je ne laisserais pas mes enfants être éloignés de moi, que je les éduquerais selon ma foi et ma langue. [...] ils me seraient devenus étrangers. Qui, là-bas, leur aurait appris leur langue maternelle ? Personne. Ils auraient appris une langue et des manières étrangères et auraient fini par oublier tout à fait leur sang. Comment aurais-je pu répondre de cela devant le Seigneur ? non, non... qui est de sang tchèque doit parler le tchèque¹⁹.

La fidélité est cultivée dans un rapport d'opposition à la langue concurrente qui est l'allemand. On voit combien la langue maternelle détermine l'identité, nationale et religieuse, et combien elle se trouve associée au lieu, puisque la grand-mère se sent chez elle là où l'on parle tchèque. Inversement, si elle n'est pas ancrée dans la langue maternelle-nationale, l'identité s'avère soluble dans celle de l'étranger, trahison insupportable et même sacrilège aux yeux de Babička. Une lutte, pacifique certes, est donc menée pour « sauver » la langue maternelle tchèque dominée par l'allemand. C'est dans le contexte scolaire que cette domination s'exerce de la façon la plus visiblement absurde. Les cours sont en effet dispensés en allemand, mais aucun élève ne le comprend, si ce n'est les petits-enfants de Babička qui en ont quelque connaissance puisque leur père, allemand, leur parle sa langue. Ils se plaignent cependant de cette situation : « Ah, ma chère grand-mère ! Nous n'aimons pas du tout apprendre les dictées allemandes, elles sont difficiles, mais si elles étaient en tchèque, eh bien,

¹⁹ *Babička, op. cit.*, p. 110-111 ; « Také mi vadila německá řeč. Dokud jsme byli v Kladsku, bylo mi líp, to jsem byla jako doma, tam se mluvilo více česky než německy, ale v Nise už převládala němčina a já se nikterak německému jazyku naučit nemohla. [...] Děti ale že od sebe nedám, že si je vychovám podle své víry a ve své řeči. [...] byly by se mi odcizily. Kdo by je tam byl učil milovat svoji otčinu a mateřskou svoji řeč ? - Nikdo. Byly by se cizí řeči, cizím mravům naučily a konečně zcela zapoměly na svoji krev. Jakkak bych se mohla z toho před Pánembohem zodpovídat ? - Nene, kdo z české krve pochází, ať zůstane při českém jazyku. », p. 74.

ça irait tout seul, comme le Notre Père²⁰. » Babička ne conteste pas ouvertement la nécessité, bien réelle, d'apprendre l'allemand, mais elle enjoint ses petits-enfants, sur le modèle du commandement religieux²¹, de rester fidèle à « la terre tchèque qui est [leur] mère », et de se souvenir de son exemple à elle, qui a « préféré travailler à en tomber de fatigue plutôt que de laisser [s]es enfants [lui] devenir étrangers²² ». Božena Němcová met ce commandement en pratique dans le roman, s'efforçant, en écrivant une langue tchèque homogène, de débarrasser la langue de ses germanismes comme autant de corps étrangers.

C'est à une logique en apparence contraire que George Sand soumet la langue française, puisqu'un des défis esthétiques de ses romans champêtres réside précisément dans le surgissement d'une altérité linguistique au sein de la langue nationale, littéraire, codifiée. L'écrivain rend hommage aux langues régionales du Berry qu'elle connaît bien, qu'elle admire, et qui, d'une certaine façon, viennent détrôner la langue française, du moins dans son statut de langue maternelle. Cela est mentionné lors d'une scène au cours de laquelle Guillaume, le nourrisson devenu adulte, revenu sur ses terres natales, surprend dans un cimetière une conversation entre le fossoyeur et une vieille femme, la mère Guite. Ils s'expriment dans un « patois marchois » que le jeune noble pense ne pas connaître :

Les habitants de cette partie de la Marche, qui a été si longtemps le Berry, emploient indifféremment le patois et le vieux français naïf, qu'on parle en Berry. Mais soit que la langue d'oc fût plus familière à la vieille femme que la langue d'oïl, soit qu'elle crût s'exprimer plus mystérieusement dans son dialecte, elle entraîna son interlocuteur à s'en servir aussi pour lui répondre, et Guillaume cessa de les écouter²³.

Cette langue, qui pose des problèmes d'intelligibilité au citoyen éduqué qu'est Guillaume, éveille cependant en lui des réminiscences. Il perçoit des mots et des expressions qui résonnent dans sa mémoire. La langue de l'enfance vient reconquérir sa place première, rendant dans le même mouvement sa légitimité à la figure de l'ombre qu'est la nourrice, « être sacré » et « mère véritable » qu'il avait injustement oubliée :

Guillaume n'avait guère songé à s'enquérir de sa nourrice ; mais les expressions bizarres qui revenaient toujours dans les longs monologues de la mère Guite réveillaient en lui la mémoire confuse du passé. Ce patois qu'il avait oublié, il se souvenait maintenant de l'avoir parlé avec sa nourrice avant de parler français, et peu à peu il se remettait à l'entendre comme sa langue maternelle. Sa nourrice aussi lui avait parlé de *veau d'or* et de *trou à l'or*. Elle savait là-dessus mille contes et mille chansons fantastiques qui l'avaient agité dans ses songes ; et cette fidèle berceuse, qui préside comme une sibylle aux premiers efforts de l'imagination, la première amie de l'homme, *la bonne*, ce personnage si bien nommé *la nourrice*, cette mère véritable dont l'autre est toujours condamnée à se sentir jalouse, vint se présenter à l'esprit de Guillaume comme un type vénérable, comme un être sacré qu'il se reprochait d'avoir oublié si longtemps²⁴.

Ainsi la langue de la nourrice, longtemps enfouie dans les tréfonds de la mémoire, presque refoulée, remonte progressivement à la conscience du personnage et finit par s'imposer. Justice est donc rendue à la nourrice, et au pouvoir qu'elle exerce sur la langue, pouvoir remarqué par Ernest Renan : le philologue mentionne le rôle joué par les femmes, et en

²⁰ *Ibidem*, p. 223 ; « A holečku, babičko, on se žádný rád neučí německé diktando, je těžké ; kdyby české bylo, oh já, to by šlo jako otčenáš. », p. 145-146.

²¹ On remarque d'ailleurs le parallèle effectué entre la langue tchèque et la récitation du Notre-Père. Ce rapprochement découle certes, dans l'esprit des enfants, de la simplicité spontanée de la récitation, à mettre sur le même plan que le caractère, de prime abord oral, de la langue maternelle. Il n'empêche que se dessine par ce biais une sacralisation de la langue maternelle, dans sa proximité avec le religieux.

²² *Babička*, *op. cit.*, p. 179 ; « Vítet', že jsem zanechala dobré živobyty, které mi pruský král podával, a raději pracovala do úpadu, než bych si byla nechala děti odcizit. », p. 117.

²³ *Jeanne*, *op. cit.*, p. 56.

²⁴ *Ibidem*, p. 56.

particulier par les nourrices, dans la propagation (et, par conséquent, la transformation) des langues²⁵. Elles jouent là un rôle actif dans l'histoire, étant même capables, par leur présence au berceau des enfants, de renverser le rapport de domination entre la langue des vainqueurs et celle des vaincus. Dans le roman *Jeanne*, la langue de la nourrice n'a certes pas annulé la langue française, mais elle prend sa revanche en s'imposant comme une donnée ineffaçable. George Sand en témoigne en s'efforçant de faire entendre cet idiome trop souvent tu : son hommage passe très concrètement par un travail direct sur la langue, puisqu'elle cherche à retranscrire la saveur et le rythme du « patois » de la nourrice en évitant les écueils de la caricature²⁶. Ce défi, théorisé en marge de ses romans champêtres, donne lieu à un véritable travail de création poétique²⁷ : de fait, même si elle se fonde sur des observations minutieuses de la langue, Sand fait œuvre de créatrice, inventant une langue poétique, recourant par exemple à plus d'archaïsmes qu'il n'en est attesté, ou bien mêlant, sans qu'il soit aisé de les départager, les mots attestés dans le patois et les néologismes.

Cependant, malgré les apparences, c'est toujours la langue maternelle de la nation qui se trouve célébrée – mais une langue déplacée, décentrée. En effet, la légitimité du « patois » est justifiée par Sand dans une note où elle expose sa thèse selon laquelle la langue parlée dans ces contrées rurales est l'héritière directe de l'ancien français et du français de la Renaissance, que l'on trouve par exemple sous la plume de Rabelais.

Ce français est extrêmement remarquable, et nous sommes convaincus que c'est la plus ancienne langue d'oïl qui soit restée en usage en France. Mais comme il est chargé de locutions particulières qui demanderaient de continuelles explications, nous ne mettrons dans la bouche de nos personnages principaux qu'une traduction libre²⁸.

George Sand réhabilite donc cette langue rurale en lui conférant, par son ancienneté, une quasi valeur d'autorité, qui a un répondant immédiat dans le patriotisme en vigueur chez les paysans²⁹. Elle renverse la hiérarchie admise, et fait du patois le français le plus pur, celui des origines. Reste que la restitution de cette langue se heurte à un risque d'inintelligibilité, comme le montre, dans la citation, la mention du mot « traduction », auquel Sand a souvent recours pour qualifier le travail mené sur la langue. Son défi consiste à faire entendre au lecteur citadin la voix du paysan, qu'elle cherche à transcrire sans le trahir, mais sans le rendre pour autant incompréhensible, littéralement « étranger ». Ainsi, cette célébration de la langue maternelle fait en même temps éclater au grand jour la pluralité interne de la langue (voire de la nation ?), qui n'est pas si homogène que ne le voudrait la doxa « nationalisante ». On peut certes penser, et la comparaison avec le cas de Božena Němcová semble le confirmer, que, si la langue française peut être « bousculée » de la sorte, c'est que son histoire

²⁵ Dans la conférence « Des Services rendus aux sciences historiques par la philologie », prononcée à la Sorbonne le 2 mars 1878, puis parue dans la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, le 16 mars 1878, in *Œuvres complètes*, tome 8, Edition définitive établie par Henriette Psichari, Calmann-Lévy éditeur, 1958. Ce texte est évoqué par Edward W. Said dans *L'Orientalisme*.

²⁶ De fait, la valorisation du paysan, de sa langue et de son esprit supposément « primitifs », n'empêche pas, comme le sait George Sand, que la restitution en littérature du patois produise le plus souvent un effet plutôt comique, contraire à son projet. Preuve en est son utilisation dans les pièces de Molière, qui constitue une référence en la matière.

²⁷ C'est pourquoi il paraît vain de juger la reproduction de ce patois en fonction d'une exigence de réalisme mimétique. Cela a pourtant été une lecture courante des romans berrichons. Nous renvoyons à l'article d'Eric Bordas « Spectacle bavards de paroles muettes : les parlers paysans dans les romans de George Sand », in *Spectacles de la parole, Collection Lieux littéraires/5*, sous la direction d'Hélène Millot et de Corinne Saminadayar-Perrin, Editions des Cahiers intempestifs, 2003, p. 197-212.

²⁸ *Jeanne, op. cit.*, p. 52.

²⁹ On note le patriotisme sans égal de la nourrice, et de sa fille Jeanne (lointaine descendante de Jeanne d'Arc, la « Grande Pastoure »), qui nourrissent en particulier une haine tenace à l'encontre des Anglais, considérés comme les ennemis héréditaires de la France.

le lui permet, qu'elle est suffisamment codifiée, ancrée dans la durée, et dominante culturellement, pour pouvoir être « mise en danger » par le surgissement de cette altérité intérieure. Il n'en reste pas moins vrai qu'il se dessine dans le roman un rapport ambivalent à la langue maternelle de la nation, vénérée, mais déplacée dans ses marges.

Le roman de Božena Němcová, tout en étant clairement un monument à la langue maternelle-nationale de la grand-mère, laisse également transparaître, mais comme une hantise, le caractère illusoire du mythe monolingue. De fait, si l'accent est mis avec tant d'insistance sur la préservation de la langue tchèque, c'est bien que les frontières de celle-ci sont perçues comme incertaines et menacées. A l'image de l'Europe centrale dans son ensemble, le territoire de la Bohême n'est pas linguistiquement homogène. La coexistence du tchèque et de l'allemand est un fait, attesté dans le roman³⁰. *Babička* analyse avec une certaine sagesse le mariage de sa fille avec un Allemand : « J'étais un peu peinée que la petite ait choisi un Allemand mais, à présent, cela ne me fait plus rien, Jan est quelqu'un de fort bon et sage, nous nous comprenons bien à présent. Puis, ces petits-enfants, ce sont les miens³¹. » Elle prend acte de ce métissage, de même qu'elle est consciente de ce que ses descendants sont irrémédiablement attirés vers l'étranger et la modernité, qui sont autant de menaces pour l'homogénéité de l'identité nationale et linguistique : « Johanka est allée remplacer Terezka à Vienne. Elle se plaît là-bas et j'ai ouï dire qu'elle allait bien. Ces jeunes voient déjà les choses autrement. De ma vie je n'ai voulu partir de chez moi, être, en somme, chez des étrangers³². » Elle analyse donc avec lucidité la situation mais ne s'en présente pas moins (voire avec d'autant plus de force) comme une figure de la résistance à des forces contraires, jouant volontairement un rôle de modèle, celui de l'adéquation fidèle de soi à soi.

Ainsi, au-delà de la divergence des figures de la nourrice et de la grand-mère, il y a, aussi bien chez Sand que chez Němcová, une volonté de célébrer la langue maternelle, originelle, de la communauté nationale. Mais parallèlement s'exercent, dans les deux romans, des forces de dissolution qui viennent déstabiliser (que cela soit recherché, chez Sand, ou redouté, chez Němcová), le socle de la langue nationale, mettant à mal la croyance en une stabilité et une homogénéité de « l'objet langue ». Pour autant, et là réside la force du mythe, le désir de la langue maternelle ne disparaît pas, bien au contraire : son caractère volatil contribue à l'ériger en mythe.

Oralité et oubli : la nostalgie de la langue maternelle

La langue maternelle échappe : ses contours sont incertains, elle est éloignée dans le temps, menacée d'oubli, d'où la nostalgie que peut susciter sa perte. Cela s'explique en partie par son caractère principalement oral. La langue maternelle semble être d'abord attachée à une voix, entendue dans l'enfance, et prête à resurgir plus tard portée par une autre voix, à la façon d'une réminiscence proustienne. C'est ce que montre la scène du cimetière dans le roman de Sand³³. L'oralité de la langue maternelle va de pair avec l'illettrisme de ses locuteurs : l'âge de la langue maternelle est celui de la toute puissance de la parole, un âge non encore atteint par l'écrit, et valorisé comme tel. Jeanne est une figure idéale de paysanne

³⁰ Ajoutons que le nom même de l'auteur, *Němcová*, est la forme féminine du nom de famille *Němec*, qui signifie « Allemand ».

³¹ *Babička*, *op. cit.*, p. 117 ; « To mne trochu mrzelo, že si ta holka vyvolila Němce, ale ted' si z toho nic nedělám, Jan je člověk namístě dobrý a rozšafný, nyní již dobře si rozumíme. Nu, a v noučata, ty jsou moje. », p. 79.

³² *Ibidem*, p. 117 ; « Namístě Terezky šla do Vídně Johanka. Líbí se jí tam a má se pry dobře. – Ten mladý svět má již jiný rozum ; mně se jaktěživo z domu nechtělo, dokonce mezi cizí lid. », p. 79.

³³ On sait également le rôle joué dans *A la recherche du temps perdu* par *François le Champi*, lu au narrateur enfant par sa mère au cours d'une nuit mémorable, et redécouvert dans la bibliothèque des Guermantes à la fin du roman.

analphabète, à la supériorité primitive. Ce motif n'est pas nouveau chez Sand, et ne se rencontre pas seulement dans les romans champêtres. Déjà dans un roman de 1836, *Simon*, une femme noble célèbre une paysanne qu'elle qualifie de « sainte Geneviève des prés » : « Oh ! bien sainte femme, vous ne savez pas écrire ; je pose les deux genoux devant vous, illettrée sublime³⁴ ! » Dans le roman de Němcová, la princesse s'étonne de ce que, lors de son long séjour en Silésie, Babička n'ait envoyé aucune nouvelle à sa famille. Celle-ci se justifie : « Nous n'avons pas cette habitude, nous autres, de nous envoyer des lettres³⁵. » Le courrier, en l'occurrence, peut être volé, perdu, révélant l'imperfection et l'absence de fiabilité de l'écrit : « sur un morceau de papier on ne peut pas tout écrire en détail, on voudrait bien demander encore ceci et cela et on n'a personne à qui le demander. Mais quand vient à passer un marchand itinérant ou un pèlerin, il rapporte tout fidèlement, mot pour mot³⁶. » Rien ne peut de façon aussi satisfaisante venir prendre le relais de la parole, vivante, et échangée dans un « entre soi », alors que l'écrit est soumis à l'étranger et que l'on risque d'en perdre le contrôle. En outre l'échange oral, étant lié à ce qui se transmet de génération en génération sans être fixé, s'apparente, sinon à un secret, révélé aux initiés, du moins à un trésor partagé par une communauté au sein de laquelle la parole circule. Dans les œuvres de Sand et de Němcová, il y a une mise en scène de la parole échangée, et surtout de la parole contée, écoutée avec un plaisir partagé lors des réunions paysannes ou des « veillées du chanvreur ». La parole, délimitant, par la portée de la voix qui raconte, un espace chaleureux, crée la communauté.

Mais une conséquence de cette oralité de la langue réside dans le fait que, n'étant pas inscrite sur un support pérenne, elle est menacée d'oubli, motif récurrent dans les évocations de la langue maternelle. Une telle fragilité peut se comprendre comme le revers de la beauté de la parole volant librement des uns aux autres. Le motif de l'oubli donne lieu à des lectures contrastées : il présente un versant euphorique, celui du plaisir de la répétition, accru lorsque le récit émane d'un conteur de talent. « Un bon récit, on peut l'entendre deux fois et même plus sans en être lassé³⁷ » dit la meunière. Les petits-enfants de Babička prennent un plaisir évident à accuser leur mauvaise mémoire pour avoir la joie de réentendre une histoire : « Nous avons tout oublié, racontez-le, vous, s'il vous plaît, quemandèrent-ils³⁸. » L'oubli participe du plaisir du conte, il offre la possibilité de pouvoir sans cesse recommencer, raconter la même histoire, comme si elle était toujours nouvelle. Il entraîne une annulation du temps passé, et révèle la fraîcheur de l'enfance, âge de tous les enthousiasmes, et des « premières fois » démultipliées, comme le montre le passage annuel de l'herboriste : « [Elle] apportait chaque année les mêmes plantes et les mêmes contes, cela semblait néanmoins toujours nouveau aux enfants qui se réjouissaient chaque fois de la revoir³⁹. » Ainsi le surgissement de la langue maternelle orale est lié à la vie insouciant de l'enfance évoluant dans l'immédiateté du présent et l'éternel recommencement.

L'oubli découlant du caractère volatil de la langue orale est néanmoins également synonyme de perte : il entraîne l'engloutissement dans le néant et la mort, qui menace plus que les autres les cultures orales jugées « périphériques », et les classes sociales les plus humbles, dont la vie n'est pas relatée dans l'histoire officielle, écrite. C'est en effet le corps qui est dépositaire, par la voix, de la langue et de son trésor de mots : lorsque le corps

³⁴ Cité par Simone Vierre, introduction à *Jeanne*, *op. cit.*, p. 6.

³⁵ *Babička*, *op. cit.*, p. 112 ; « Ten způsob mezi námi není, abychom si posílali listy. », p. 75.

³⁶ *Ibidem*, p. 112-113 ; « Na takový kousek papíru nedá se přece všechno důkladně napsat, člověk by se ještě rád zeptal na to a ono a nemá koho ; ale když přijde takhle handlovní člověk neb ti poutníčkové, ti už povědí všechno spravedlivě od slova k slovu. », p. 75.

³⁷ *Ibidem*, p. 49, « Hezký výklad může člověk dvakrát i třebas kolikrát poslouchat bez omrzení », p. 32.

³⁸ *Ibidem*, p. 58 ; « Nevíme už nic. Pověďte vy nám to, pěkně vás prosíme. », p. 38.

³⁹ *Ibidem*, p. 25, « Kořenářka přinášela každý rok stejné koření a stejné pohádky, ale dětem zdály se vždy nové být a vždy se na babu těšily. », p. 25.

disparaît, cet héritage est menacé pareillement. La crainte d'un oubli irrémédiable explique ainsi la tonalité nostalgique qui traverse par endroits les deux textes. Dans le roman de George Sand, alors même que Guillaume vient de renouer avec la langue de son enfance, lors de la scène au cimetière, il découvre que sa nourrice est mourante : c'est pour elle qu'une tombe est creusée. Il se précipite mais en vain : son arrivée trop tardive rend impossible la réparation de l'oubli (de la nourrice et de sa langue), consacrant donc la quête sans cesse relancée, et jamais aboutie, des origines perdues⁴⁰. Le roman de Božena Němcová s'ouvre pour sa part sur l'évocation émouvante du visage désormais disparu de la grand-mère :

Il y a longtemps, bien longtemps de cela déjà que pour la dernière fois je regardai cet aimable visage paisible, que je baisai cette pâle joue pétrie de rides, plongeai mon regard dans cet œil bleu où transparissait tant de bonté et d'amour ; bien longtemps de cela que pour la dernière fois me bénirent ses vieilles mains ! – La bonne vieille n'est plus ! Depuis longtemps déjà elle repose en la terre froide⁴¹ !

Mais la volonté de lutter contre cette disparition est immédiatement affirmée dans les lignes qui suivent, et avec force : le roman devient portrait pour fixer ces traits disparus, faire entendre cette voix tant aimée, reproduisant l'exemple de la vieille femme qui, tout au long du texte, cultive le souvenir de ceux qui sont morts, et dont on pourrait oublier le passage sur terre⁴². Sa parole se veut donneuse de vie (filant la métaphore d'une parole christique), tout en faisant une place à la mort au sein de la vie – ce qui l'apparente à la vieille paysanne de George Sand, qui, au cimetière, est comparée à une « vieille parque⁴³ » filant sa quenouille. De fait, bien des histoires contées par Babička se terminent par la mention de la mort des personnages, comme si conter revenait à dire aussi la mort, du moins à prendre acte de ce lien inextricable entre vie et mort : « Mais la petite fille est morte depuis bien longtemps déjà, bien longtemps. Le seigneur Turynsky est mort, ainsi que dame Turynska, et Barta est mort aussi, et le château est en ruine. [...] Ainsi va ce monde, mes chers enfants, l'un part, l'autre vient⁴⁴ ». La grand-mère dévoile la fragilité de l'existence humaine, tout en exhortant ses petits-enfants à ne pas oublier, et à conserver en particulier en leur mémoire ses sages enseignements.

A travers le personnage de Barunka, la petite-fille qui affirme avec gravité qu'elle n'oubliera jamais les paroles de sa grand-mère, l'auteur a dessiné un autoportrait discret, preuve que la leçon a été retenue, et ce de façon fructueuse : la voix de Babička fait désormais partie du patrimoine littéraire tchèque. Mais si elle est parvenue jusqu'à nous, c'est bien qu'elle a été l'objet d'une restitution écrite. Le rapport de la langue maternelle à l'écrit se trouve ainsi traversé de contradictions : écrire la langue maternelle orale, c'est la figer, donc la trahir, mais aussi la sauver en la fixant. On retrouve sur ce point le cliché de la traduction/trahison : ce discours de la déploration est présent dans les romans champêtres de

⁴⁰ De fait, même si un lien est renoué avec Jeanne, fille de la nourrice et donc sœur de lait de Guillaume, dont il s'éprend, ce lien se rompt, d'une part parce que les deux ne se comprennent pas, d'autre part parce que Jeanne, pour protéger son secret, se suicide à la fin.

⁴¹ *Babička*, *op. cit.*, p. 8 ; « Dávno, dávno již tomu, co jsem posledně se dívala do té milé mírné tváře, co jsem zulíbala to bledé líce, plné vrásků, nahlížela do modrého oka, v němž se jevilo tolik dobrotы a lásky ; dávno tomu, co mne posledně žehnaly staré její ruce ! – Není více dobrých stařenky ! Dávno již odpočívá v chladné zemi ! », p. 5.

⁴² Le soir de la Toussaint, elle allume des petits cierges pour les âmes des défunts, qu'elle nomme les uns après les autres. « A la fin, elle en disposait quelques autres sans prononcer de nom et disait : « Que ceux-ci brûlent pour ceux dont personne n'a souvenance. », p. 182 ; « Ku konci přilepila několik ještě beze jména řkouc : “Ty at' hoří za ty, na něž nikdo nepamatuje.” », p. 119.

⁴³ *Jeanne*, *op. cit.*, p. 55.

⁴⁴ *Babička*, *op. cit.*, p. 60 (traduction modifiée par nous) ; « Ale děvčátko už dávno dávničko umřelo, a pan Turynský umřel i paní Turynská, a Barta umřel a zámek na Turyni je zbořen. [...] A tak to na tom světě chodí, milé děti, jeden zajde, druhý přijde. », p. 39.

Sand, qui juge la traduction à laquelle elle se livre souvent insatisfaisante. Elle cherche à élaborer un « compromis », afin de ne pas dénaturer le langage paysan, tout en le rendant intelligible à son lecteur éduqué. Dans l'avant-propos de *François le Champi* la recherche d'équilibre est formulée en ces termes :

Tiens, commence, raconte-moi l'histoire du *Champi*, non pas telle que je l'ai entendue avec toi. C'était un chef d'œuvre de narration pour nos esprits et pour nos oreilles du terroir. Mais raconte-la-moi comme si tu avais à ta droite un Parisien parlant la langue moderne, et à ta gauche un paysan devant lequel tu ne voudrais pas dire une phrase, un mot où il ne pourrait pas pénétrer⁴⁵.

Equilibre fort délicat, et qu'elle s'accuse justement, dans le même avant-propos, d'avoir échoué à atteindre dans le cas de Jeanne, laquelle apparaît comme un personnage littéralement intraduisible. La restitution de la parole à l'écrit est également problématique chez Nëmcová : on a vu combien elle était objet de méfiance pour les paysans. Néanmoins Babička apprend l'alphabet en même temps que sa petite-fille qui va à l'école, et elle s'émerveille de cet apprentissage. L'alphabétisation est reconnue comme une marque de progrès social, et de ce fait présentée comme bénéfique⁴⁶. De même, la restitution écrite de la langue maternelle est salubre, permettant de sauver une langue du passé menacée d'engloutissement par le passage du temps, et aussi par le mouvement vers la modernité, qui signe la disparition, du moins la transformation, des cultures rurales sous leur forme traditionnelle – cultures rurales dont participe de façon consubstantielle cette langue maternelle des grands-mères et des nourrices. Ainsi se trouve rétabli un équilibre : l'irruption de l'écrit dans ce monde de la parole est à la fois un signe des transformations en cours, et une compensation de ces transformations. Les deux romancières s'efforcent en outre de respecter cet équilibre dans leur écriture, faisant la part belle à l'oralité : elles accordent une place prédominante aux dialogues, cherchent à restituer une grande diversité de voix, confiant la narration à des personnages de conteurs paysans. Les paradoxes de la mise à l'écrit de la langue maternelle orale trouvent donc une certaine résolution : la restitution de la langue si intensément vivante de l'enfance est sans doute imparfaite, mais elle permet de lui ériger un tombeau, et, plus déterminant encore, de mettre en lumière et de faire exister, dans la lettre, une langue jusque-là située dans l'écart, la marge.

L'étude de la langue maternelle par le prisme de ces figures du déplacement que sont, ou peuvent être, la grand-mère, et surtout la nourrice, permet de mettre en lumière les contradictions qui la traversent : dans les deux romans la langue maternelle est désirée et vénérée, mais elle est en même temps toujours un peu perdue, oubliée ou menacée de l'être. Mais cette fragilité est ce qui en fait la beauté : le lien avec cette langue idéale de l'enfance ne sera jamais, et heureusement peut-être, totalement renoué, faisant d'elle l'objet d'une quête sans cesse relancée. C'est que la langue maternelle est particulièrement fuyante et insaisissable : où se situe-t-elle ? sur quel territoire, et dans quelle temporalité ? sait-on encore ce qu'elle est ? est-elle ce qu'on pense qu'elle est ? Nous avons vu combien elle apparaissait travaillée de l'intérieur par des forces contraires. Cela est très net dans *Jeanne*, où George Sand déplace de façon subversive le point d'ancrage de la langue française, mais par là rend hommage, à travers la nourrice héritière des druides, aux origines premières, méconnues, de la nation. Les romans champêtres donnent à voir et à entendre une diversité linguistique intérieure, celle-là même qui entraîne le déplacement de la langue maternelle-nationale, qui n'est plus celle du citoyen éduqué mais celle de la paysanne illettrée, détenant un savoir et une

⁴⁵ *La Mare au Diable. François le Champi, op. cit.*, p. 217.

⁴⁶ La fixation du tchègue à l'écrit est en outre une étape décisive dans la reconnaissance de la langue.

poésie qui font défaut à l'homme des villes. Un tel « jeu » de forces contradictoires est également attesté dans le roman de Božena Němcová : certes, il se présente comme un monument à la langue tchèque, mais celle-ci ne peut totalement se déprendre du contexte plurilingue propre à l'Europe centrale, et en particulier à cette Bohême du XIX^e siècle, au sujet de laquelle on a pu parler de « double langue maternelle ». L'enseignement de la grand-mère (fidélité à sa foi, sa nation, sa langue) est clair, mais il ne suppose pas un rejet de l'altérité, présentée de façon lucide et apaisée comme une donnée des temps présents.

Au terme de cette lecture croisée, la « notion » scientifiquement fuyante qu'est la langue maternelle apparaît donc avec d'autant plus de force pour ce qu'elle est : un mythe, persistant dans les discours et l'imaginaire, traversé par l'altérité, mais qui se donne malgré tout à lire comme un mythe de l'unité des origines. En ce sens, il serait bien un mythe romantique, puisqu'il manifeste la quête d'une harmonie première tout en attestant d'une scission : celle qui oppose l'homme moderne, engagé dans l'Histoire en marche et n'échappant pas à la pluralité, y compris celle des langues ; et l'homme hors du temps, nostalgique d'une enfance de l'humanité, une sorte d'âge d'or où régnerait une langue poétique, parfaite, la langue des premiers mots.